



Théâtre
de Saint-Quentin
en-Yvelines

Scène nationale

LA BONNE ÂME DE SETCHOUAN

DE BERTOLT BRECHT

TEXTE FRANÇAIS **MARIE-PAULE RAMO**

MISE EN SCÈNE **IRINA BROOK**

DU 10 AU 13 FÉVRIER À 20H30 (SAUF JEUDI 12 FÉVRIER À 19H30)

DURÉE 3H15 AVEC ENTRACTE

03/04

Théâtre



La Bonne Âme de Setchouan
de Bertolt Brecht

LA BONNE ÂME DE SETCHOUAN
DE **BERTOLT BRECHT**

Création au Théâtre Vidy-Lausanne le 7 octobre 2003

Texte français **Marie-Paule Ramo**
avec la collaboration de **Dorothee Decoene**
Mise en scène **Irina Brook**
Collaboration artistique **Nicole Aubry**
Décor **Noëlle Ginefri**
Costumes **Sylvie Martin-Hyszka**
Lumières **Arnaud Jung**
Musique **Sadie Jemmett, Robin Walden**
Chorégraphie **Cécile Bon**
Marionnettes **Ivan Franek, Joëlle Peter**
Maquillages, postiches et perruques **Maria Adelia**

Régie générale **Julio Cabrera**

Avec

Maria Adelia Le grand père, une prostituée
Farid Bentoumi Le policier, le serveur
Romane Bohringer Shen Te, Shui Ta
Valérie Crouzet Mi Tsu la propriétaire, une prostituée, une ouvrière
Ivan Franek Lin To le menuisier, l'enfant
Renato Giuliani Le troisième Dieu, le marchand de tapis, le prêtre
Christian Julien Le premier Dieu, l'homme du couple
Alain Khouani Wung le beau-frère, la marchande de tapis, le client
Pierre-Yves Le Louarn Shu Fu le barbier, la nièce
Nirupama Nityanandan La veuve Shin, une prostituée
Gérald Papasian Le deuxième Dieu, le chômeur
Claire Rigollier M^{me} Yang la mère de Sun, la femme du couple, une prostituée
Augustin Ruhabura Wang le marchand d'eau
Jean Alain Velardo Sun l'aviateur, le neveu
Ysmahane Yaqini La belle sœur enceinte, une prostituée

Coproduction

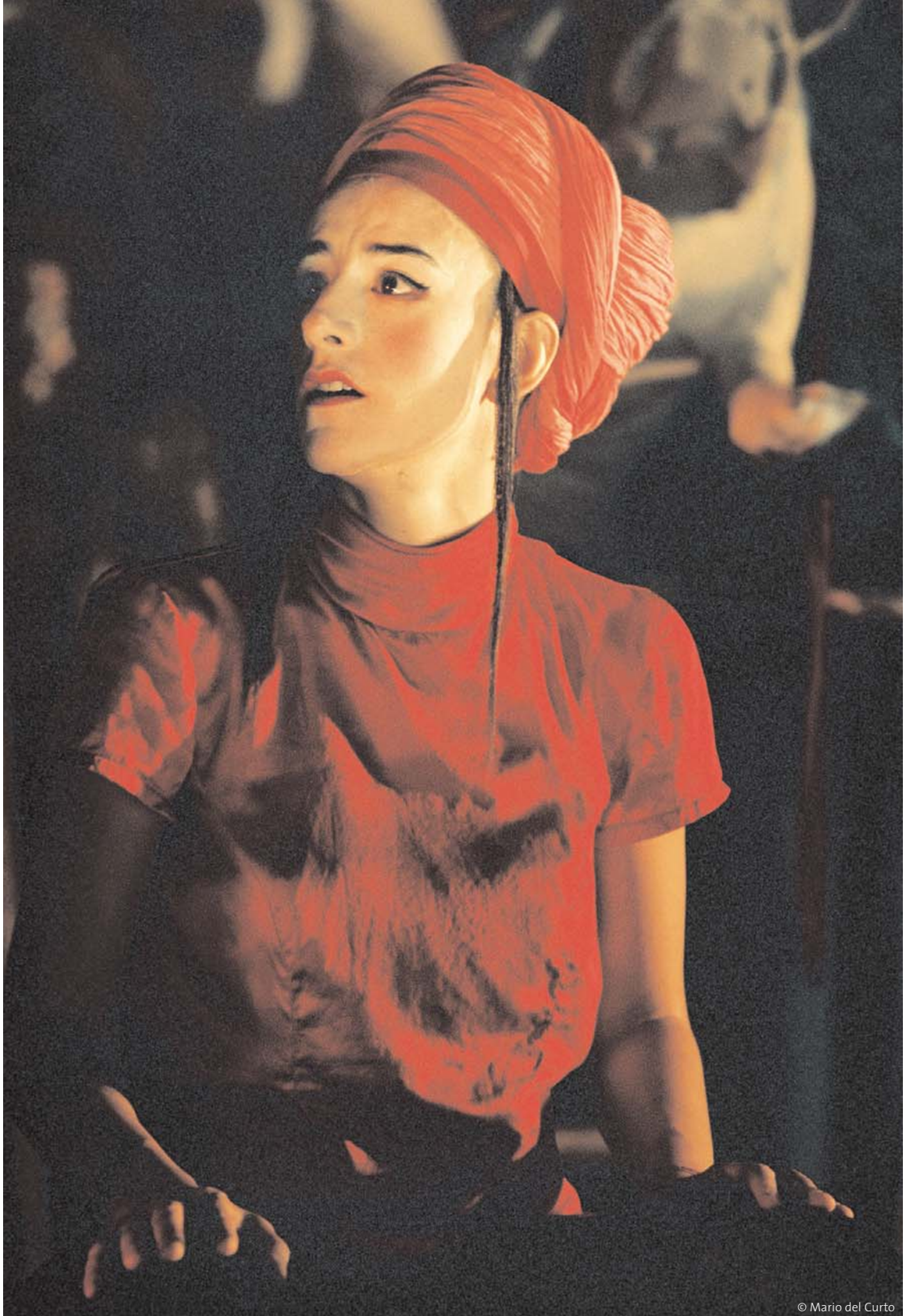
Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.
Maison de la Culture de Nevers et de la Nièvre
Théâtre National de Chaillot, Paris

► **LIVRE**

Bertolt Brecht, *La Bonne Âme de Setchouan*, L'Arche Éditeur, Paris, 1997



La Bonne Âme de Setchouan
de Bertolt Brecht



© Mario del Curto



L'INTRIGUE

Trois dieux sont descendus sur la terre pour tenter d'y trouver quelque chose de rare : une bonne âme. Seule la prostituée Shen Té accepte de les accueillir.

En récompense, elle reçoit de quoi ouvrir un bureau de tabac. Aussitôt assiégée par une foule de solliciteurs, puis débordée, il lui faut, pour leur échapper, se faire passer, à l'aide d'un masque, pour un certain cousin Shui Ta, double impitoyable, efficace.

Tombée amoureuse de Yang Sun, un aviateur au chômage qu'elle a sauvé du suicide, Shen Té découvre que lui aussi cherche à l'exploiter. C'est pour défendre l'enfant qu'elle attend de lui que Shen Té décide de se transformer en tigresse : son double Shui Ta n'hésitera pas à exploiter les travailleurs d'une fabrique de tabac.

Shui Ta est traduit devant un tribunal où siègent les dieux. Il ôte son masque. Les dieux, ravis de retrouver Shen Té, leur bonne âme, font la sourde oreille à sa plaidoirie et repartent sur leur petit nuage, la laissant se débrouiller comme elle pourra.

L'intrigue ne fait qu'indiquer l'issue, la seule possible : « le vrai chemin qui même hors du meilleurs / C'est à vous-même de le découvrir. »





PRESSE

Romane Bohringer milite pour les oubliés de la terre.

Rédigée à la fin des années 30 durant les années d'exil de Brecht aux Etats-Unis, *La Bonne Âme de Setchouan* jette sur la scène un fatras de dieux paresseux, de coqs de village calculateurs et de mendiants avides jusqu'à plus soif. Comment démêler le bien du mal, la pureté dans la boue ? Une boue, pluie ou non, qui embourbe cyniquement la province de Setchouan, faisant de la pauvreté une monnaie courante, selon le marchand d'eau – chef de chœur et prophète en ses malheurs. La pièce revendique ses qualités de conte oriental à dimension épique les dieux sont descendus sur terre à la recherche de l'âme pure qu'ils débusquent finalement en la personne de Shen Té, la prostituée au grand cœur. Ils lui offrent le financement d'un débit de tabacs. La voilà immédiatement assaillie par des parasites sans vergogne, des quémandeurs sans scrupule et des solliciteurs chroniques : « Il faut peu pour vouloir se foutre en l'air, quand on est face à la misère, l'inivable vie... » La Bonne Âme pourra-telle résister et survivre à tant d'oiseaux de proie et monstres d'inhumanité ? Oui, tant qu'elle n'aimera pas. Mais le jour où elle tombe amoureuse éperdue d'un bel aviateur sans avion, âpre au gain, il en sera fini de sa prétendue bonté. Comme, en tant que femme elle se fait exploiter honteusement et, n'ayons pas peur des mots, dominer, elle se fera homme et prendra l'identité d'un cousin inventé, Shui Ta. Un mâle apte à manipuler avec rudesse son entourage, à tirer les ficelles de l'action tendues à son seul profit, car « l'un d'eux doit s'élever au-dessus de cette misère » puisque « c'est tout simplement impossible d'aimer, ça coûte trop cher ».

Avec une naïveté festive et une esthétique de la caricature

Irina Brook met en scène avec bonne humeur cette pièce mythique et presque romantique du maître Brecht. Au Théâtre Vidy-Lausanne, elle l'oriente vers une réception « jeunes » ou « tous publics ». Avec une naïveté festive et une esthétique de la caricature, grâce à des comédiens rôdés dans l'art de la composition de types insolites. En se souvenant des leçons d'Ariane Mnouchkine qui donne sur le plateau la préparation à vue des comédiens, exercices physiques et séances de maquillage. Des musiques, des chansons et des danses entre music-hall, cabaret et variétés, sans oublier les rollers et les sifflets d'une maréchaussée moderniste. Dans la couleur et l'abondance des objets les plus hétéroclites, la province de Setchouan devient sous l'inspiration de la décoratrice Noëlle Ginefri une installation plastique, une boutique Emmaüs, un capharnaüm d'ustensiles usés et non recyclables, une métaphore de l'immense poubelle de nos sociétés occidentales, ivres de consommation aveugle. Poussette en plastique, frigo, machine à laver, télé, tôles, pneus, palissades de bois et outils éparpillés, l'illumination écarlate d'une écharpe de soie apporte le soleil oublié. Romane Bohringer incarne lumineusement cette affranchie, celle qui, aidant les êtres perdus, se perd elle-même. Sa voix grave et feutrée, la tonicité de sa silhouette en font une petite soeur de l'Abbé Pierre, une militante pour les oubliés de la terre.

Véronique Hotte, *La Terrasse*



Bertolt Brecht, 1927. Photo Konrad Ressler (d.r.)

BERTOLT BRECHT

1898-1916, Augsbourg.

1898, naissance de Brecht le 10 février. 1917, baccalauréat au lycée moderne d'Augsbourg. Il rencontre Paula Banholzer, fille de médecin.

1917-1924, Munich et Augsbourg.

1917, études de philosophie et de médecine à Munich. *Baal* sera imprimé pour la première fois en 1922. 1919, Paula Banholzer attend un enfant de Brecht. 1922, mariage à Munich de Brecht avec la chanteuse d'opéra Marianne Zoif. 1923-1924, *Tambours dans la nuit*, *Baal* et *Dans la jungle des villes* sont joués à Munich et à Leipzig.

1924-1933, Berlin.

1925, collaboration avec l'enseignante et journaliste Elisabeth Hauptmann, qui restera l'une de ses plus précieuses collaboratrices jusqu'à la fin de sa vie. Brecht investit toute son énergie dans son travail de dramaturge. Durant cette période, il sillonne l'Europe en compagnie de ses collaboratrices, Helene Weigel, Elisabeth Hauptmann, ou de son ami d'enfance, Caspar Neher, pour suivre les répétitions de ses pièces. Août 1928, création de *L'Opéra de quat'sous* au Theater am Schiffbauerdamm. Premier grand succès de Brecht à la scène. Étude approfondie de la société, sympathie à l'égard des théories marxistes. 1929, mariage avec Helene Weigel. C'est le deuxième mariage de Brecht, déjà divorcé une fois et père de trois enfants de mères différentes. 1931, première de la version allemande du film *L'Opéra de quat'sous*. A partir de 1930, *Homme pour homme* au théâtre et *Kuhle Wampe* à l'écran font scandale et sont interdits par les nazis. 1933, nomination par le président Hindenburg de Hitler à la chancellerie du Reich, le 30 janvier. Incendie du Reichstag de Berlin, le 27 février. Brecht et Helene Weigel fuient l'Allemagne, le 28 février.

1933-1934, Scandinavie.

Durant son exil, Brecht essaie – et parvient – à maintenir le contact avec les intellectuels allemands. 1935, voyage à Moscou. Début de la collaboration et de l'amitié de Brecht avec Ruth Berlau. Voyage à New York où Brecht participe aux répétitions de *La Mère* avec Hanns Fisler. Brecht est déchu de la nationalité allemande par les nazis, le 8 juillet. 1936, création de *Têtes rondes et têtes pointues* à Copenhague. 1935-1939, collaboration avec Helene Weigel, Margarete Steffin, Hanns Fisler, etc. Rédaction des *Fusils de la mère Carrar* et de *Grand-Peur et misère du III^e Reich*. 1939-1941, fuite devant les troupes d'Hitler occupant la Scandinavie. Stockholm, Helsinki et Moscou. Rédaction de *Maître Puntila et son valet Matti* et de *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*. Margarete Steffin et Ruth Berlau, maîtresses et collaboratrices de Brecht, sont du voyage. Steffin meurt en route.



1941 -1 947, U.S.A.

Après un voyage de près de trois mois, Brecht arrive à San Pedro. Il doit, comme toute personne d'origine allemande de moins de 45 ans, se faire inscrire au fichier des étrangers ennemis (*enemy alien*), ainsi que se faire recenser pour le service militaire. Il s'installe dans la banlieue de Hollywood, où tant d'autres écrivains d'Europe centrale attendent la fin de la guerre et de l'exil. La bombe atomique, sur le Japon, incite Brecht à repenser son *Galilée* dont il écrit une deuxième version.

1947-1948, Zurich.

On joue Brecht à Zurich et à Coire. *Le Petit Organon pour le théâtre* est achevé.

1948-1956, Berlin-Est.

1949, création de *Mère Courage et ses enfants* au Deutsches Theater. La pièce fut l'un des grands succès de l'après-guerre. Le 25 mai 1955, Brecht reçoit le Prix Staline; le 12 novembre, première officielle à Berlin de *Maître Puntila et son valet Matti* pour l'inauguration du nouveau Berliner Ensemble dans le bâtiment du Deutsches Theater. Brecht meurt le 14 août 1956 dans son appartement du 125 de la Chausseestrasse. Sa fille Barbara rapporte que ses derniers mots furent : *Laisse-moi tranquille*.



IRINA BROOK MISE EN SCÈNE

Née à Paris. Fille de Peter Brook, actrice talentueuse, metteur en scène (sa mise en scène de *Une Bête sur la lune* a été couronnée par cinq Molières !), elle signe ici un propos troublant sur le bonheur et l'impossible humanité.

A l'âge de 18 ans, elle part à New York étudier l'art dramatique chez Stella Adler et joue dans plusieurs productions « off Broadway ».

Ensuite, elle réside en Angleterre pendant une dizaine d'années où elle est apparue dans de nombreuses productions au théâtre, au cinéma et à la télévision.

Sa première mise en scène fut : *Beast on the Moon* de Richard Kalinoski à Londres en mai-juin 1996, suivi par : *Madame Klein* de N. Wright et *All is Well that Ends Well* de William Shakespeare.

Elle retourne à Paris où elle joue dans : *Le Cerisaie* de Anton Tchekhov et *Don Juan* de Molière.

En 1998, elle met en scène une version française de : *Une Bête sur la lune* de Richard Kalinoski qui obtiendra de nombreux Molières en 2001.

Elle a également mis en scène une version française, au Festival d'Avignon : *Tout est bien qui finit bien* de William Shakespeare avec la compagnie d'Ariane Mnouchkine (Théâtre du Soleil)

En 1999, elle met en scène : *Danser à Lughnasa* de Brian Friel, et *La flûte enchantée* en collaboration avec Dan Jemmett.

Ses autres mises en scène :

- *Résonances* (Théâtre de l'Atelier Paris). Irina Brook a obtenu pour cette pièce le Molière de la révélation théâtrale féminine et le prix de la SACD nouvel espoir.
- *La Ménagerie de verre* de Tennessee Williams (Théâtres Kléber-Méleau et Vidy-Lausanne)
- *Juliette et Roméo* d'après Shakespeare (Théâtre Vidy-Lausanne)
- *Eugène Onéguine* (Festival d'Aix)
- *Une Odyssée* d'après Homère. Création collective avec Jean-Claude Carrière
- *La Cenerentola* de Rossini en 2003 (Théâtre des Champs Elysées).



MARIE-PAULE RAMO

TRADUCTION

Auteur et comédienne, a traduit et adapté pour Irina Brook, *Résonances* de Katherine Burger, *Roméo et Juliette (Juliette et Roméo)* de Shakespeare. Elle a également traduit et adapté *La Nuit des Rois (Shake)* de Shakespeare et *The Changeling (Dog Face)* de Middleton & Rowley (Edité aux Editions Kargo) pour Dan Jemmett. C'est sa pratique et sa connaissance du théâtre qu'elle met au service de la traduction.

«Traduire est une expérience théâtrale à part entière. C'est, la plume à la main ou plutôt les doigts sur le clavier - se permettre d'être, à la fois un personnage et l'autre ; c'est s'essayer à une sorte de mise en scène virtuelle ; c'est retrouver cette langue multiple qu'est la langue du théâtre et qui existe chez tous les grands, de Shakespeare à Brecht. C'est s'autoriser toutes ces petites appropriations pour finir par servir, avec la plus grande fidélité, l'auteur et son œuvre. »



© Mario del Curto



« COMPTE RENDU DE PRESSE » - BERTOLT BRECHT

De la province du Se-Tchouan on rapporte une curieuse histoire. Un fabricant de tabac de la capitale, monsieur Lao Go, a été traduit en justice sous l'inculpation d'avoir assassiné sa cousine, une demoiselle Li Gung. Cette demoiselle Li Gung jouissait, comme le prouvèrent les dépositions des témoins, de la réputation d'une « bonne âme » auprès du bas peuple des faubourgs. Elle avait même reçu ce titre romantique « l'ange des faubourgs ». A l'origine, simple fille des rues, elle était entrée en possession d'un petit capital, grâce, disait-on, à un présent des dieux. Elle s'était achetée un débit de tabac, mais qu'elle avait géré d'une manière si désintéressée qu'il se trouvait déjà, après peu de jours, au bord de la ruine. Elle entretenait dans le quartier surpeuplé et très pauvre une série de gens et se montra même tout à fait hors d'état de refuser asile dans sa toute petite boutique à une famille de neuf têtes qu'elle connaissait à peine. Mais peu avant la catastrophe apparut un jeune homme; il se présenta aux divers pique-assiette comme le cousin de la demoiselle Li Gung et au prix d'une rude intervention remit tant bien que mal en ordre ses affaires embrouillées. Un incident précis éclaira sa manière de faire. La famille envoya un adolescent voler des bouteilles de lait sur le pas de la porte des voisins. Le cousin n'éleva de protestation d'aucune sorte mais appela alors un policier dans la boutique et s'entretint avec lui aussi longtemps que le garçon revienne avec le lait volé. Les hôtes furent aussitôt emmenés au poste, et mademoiselle Li Gung fut débarrassée d'eux. La demoiselle elle-même se tint à l'écart, tandis que le cousin sauvait l'affaire.

Lorsqu'elle revint de nouveau et que le cousin, monsieur Lao Go, se fut éloigné, elle ne reprit ses activités charitables qu'à une échelle seulement très réduite. Mais à la place elle entra en relations intimes avec un pilote de l'aéropostale sans situation, un certain Yü Schan, qu'elle avait, comme on se le chuchotait dans le quartier, préservé d'une tentative de suicide. Son souhait de l'aider à obtenir par un prêt une situation de pilote de l'aéropostale à Pékin, ne se réalisa pas, il est vrai, car sa boutique n'était tout de même pas la mine d'or, comme étaient considérées d'ordinaire par le public de pareilles petites affaires. Les méthodes entravées par peu de considérations humanitaires du dénommé « roi du tabac du Se-Tchouan », monsieur Feh Pung, menaçaient aussi sa boutique. Comme dans son voisinage immédiat avait été ouverte l'une des succursales de monsieur Feh Pung, où l'on achetait du tabac à moitié prix, elle appela de nouveau à l'aide son cousin, sur le conseil de tout le monde. Celui-ci savait en effet⁽¹⁾...



Déjà, lors de sa première visite, le cousin leur avait dissimulé que la boutique avait reçu dès le premier jour un avertissement de Feh Pung ; c'est seulement ainsi qu'il avait été admis dans leur association d'assistance mutuelle. Il prenait désormais en charge leur tabac, qui devrait lui permettre de tenir bon, mais en même temps il négociait avec Feh Pung et amenait le roi du tabac à faire pour cette boutique une offre exceptionnelle aux dépens des autres. Cependant, il hésitait à satisfaire le souhait de sa cousine d'acheter à son amoureux Yü Schan, la situation souhaitée, ce qui lui aurait été possible moyennant la vente de la boutique. Ce Yü Schan laissait entrevoir vis-à-vis de lui, par trop crûment semblait-il, qu'il spéculait sur l'argent de Li Gung. Au lieu de faciliter les choses à Yü Schan, l'avisé monsieur le cousin arrangea un mariage de raison entre mademoiselle Li Gung et le fortuné monsieur Kau, un barbier. A ce qu'il paraît, il n'avait assurément pas mesuré l'ascendant de Yü Schan sur sa cousine. Le pilote réussit, quoi qu'il en soit, à s'assurer de sa totale confiance, et à la pousser à un mariage d'amour avec lui. Ce mariage fournit toutes sortes de sujets de conversation aux faubourgs, étant donné qu'il ne se fit jamais. C'est que les petits marchands de tabac, qui avalent eu vent de ce plan de monsieur Lao Go de livrer à ce roi du tabac la boutique de Li Gung maintenue par eux tous ensemble à flot, obtinrent de Li Gung, sans grand-peine, qu'elle contrarie ce projet. Cette fois échoua complètement l'ascendant de son amoureux. Monsieur Lao Go, auquel il fit appel pour « mettre à la raison » sa cousine, ne se montra pas, et Li Gung s'avoua profondément blessée par la manière de faire de Yü Schan, et elle ne lui cacha pas que son cousin le tenait pour un coureur de dot et un mauvais sujet, sur quoi toute la noce vola en éclats. Si le quartier n'avait pas été tellement sous le charme de son « ange des faubourgs », il aurait dû deviner probablement à ce moment-là, et peut-être déjà auparavant, l'état de choses étonnant qui était à la base de tout cela monsieur Lao Go n'était personne d'autre que mademoiselle Li Gung elle-même. En avisé « cousin », elle rendait possibles, par des manipulations pas toujours sans inconvénient, les bonnes actions qui lui valaient tant d'admiration. Cet état de choses resta cependant encore longtemps dissimulé au Setchouan. Les marchands de tabac ne bénéficièrent malheureusement plus du dévouement de Li Gung. Le peu de temps qu'elle avait consacré à sa tentative de mariage avait suffi à faire naître des doutes sur sa loyauté. Les marchands de tabac, gâchant eux-mêmes les prix mutuellement, avaient livré leurs boutiques au roi du tabac, conformément au beau refrain « Les chiens s'attaquent au dernier. » Mais Li Gung avait été obligée, en face d'un vieil ami, le marchand d'eau Sun, d'avouer qu'elle se croyait enceinte. Sa détresse était grande. Sa boutique se trouvait désormais au bord de la ruine définitive. Pour la troisième – et, comme cela apparut, pour la dernière fois, le cousin surgit. Il avait la tâche de sauver le débit de tabac pour l'enfant attendu, à qui allait désormais tout l'amour de la jeune fille. Il ne montrait aucune sorte d'hésitation pour ce qui était du choix des moyens. Exploitant financièrement l'admiration du barbier pour sa « cousine » et en même temps la confiance de nombreuses petites gens dans l'« ange des faubourgs », il aménagea [un] baraque-étuve de la plus fâcheuse espèce, où les anciens protégés et collègues travaillèrent le tabac pour un salaire de famine. Yü Shan aussi, le père de l'enfant, il l'attela au travail, au bénéfice de cette affaire rapidement florissante. Avant sa troisième disparition, Li Gung avait promis à la mère du pilote une situation pour son fils, où celui-ci « pourrait s'amender par un travail honorable ». Sous la rude poigne de monsieur Lao Go, il devint garde-chiourme dans la nouvelle fabrique. Comme employé, nous le trouvons en permanence près de monsieur Lao Go. Aussi ces relations finirent-elles par devenir fatales à monsieur Lao Go.



De petits cadeaux occasionnels de caractère privé amenèrent Yü Schan à soupçonner que monsieur Lao Go maintenait prisonnière sa cousine dans un réduit derrière la boutique. Il engagea des tentatives de chantage, auxquelles le marchand de tabac ne se prêta naturellement pas. Finalement le déçu alla chercher la police, et l'on découvrit dans le réduit tous les vêtements et affaires de Li Gung disparue. Monsieur Lao Go ne peut prévenir l'accusation d'homicide que par un aveu sans détours du véritable état de choses : son identité avec mademoiselle Li Gung. Lao Go se retransforme, devant le tribunal ébahi, en Li Gung : le fléau des faubourgs et l'ange des faubourgs étaient une seule et même personne. La méchanceté était un envers de la bonté, de bonnes actions n'étaient rendues possibles que par de mauvaises actions – bouleversant témoignage de la situation malheureuse de ce monde.

L'événement, dont on rit beaucoup au Se-Tchouan, connaît un éclairage poétique grâce aux assertions d'un marchand d'eau le capital de départ de Li Gung lui aurait été en effet remis par trois dieux qui lui auraient dit qu'ils cherchaient au Se-Tchouan une bonne âme, et qui lui seraient apparus aussi plusieurs fois en rêve pour s'enquérir des actions de la bonne âme. Il prétend avoir reconnu ces dieux dans les juges devant qui le secret va être finalement dévoilé. On peut admettre que ces dieux, quels qu'ils puissent être, auront en tout cas constaté avec quelque étonnement comment on s'y prend au Se-Tchouan pour être une bonne âme.

Extrait de *Ecrits sur le Théâtre 2*, Bertolt Brecht

(1). [Ici manuscrit dactylographié incomplet.]



« JE ET L'AUTRE. »

On connaît la fable sur laquelle repose cette Bonne Ame, définie par Brecht comme une « parabole dramatique », et la tâche assignée à Chen-Té, la prostituée de Se-Tchouan, par les dieux : être bonne, continuer à être bonne dans un monde où les dieux n'ont nulle part rencontré des « gens qui aient réussi à mener une existence digne de l'homme », prouver que la bonté y est possible. Chen-Té a eu beau protester, crier ses craintes : « Mais je ne suis pas sûre de moi, dieux illustres. Comment faire pour être bonne quand la vie est si chère ? », les dieux n'ont rien voulu entendre: ils se moquent des questions économiques.

Une fois Chen-Té installée dans le petit débit de tabac que les mille dollars laissés par les dieux lui ont permis d'acheter, son épreuve commence. Réputée riche, elle voit aussitôt son magasin envahi par des pauvres qu'elle y accueille et qui le mettent au pillage :

« La petite chaloupe
Va sombrer dans les profondeurs.
Trop de naufragés avides
S'agrippent à ses bords. »

Devant les exigences des pauvres aussi bien que des riches, Chen-Té ne trouve de remède que dans une suggestion de ces pauvres eux-mêmes: celle d'inventer un autre personnage, son cousin Choui-Ta, un homme qui ne se soucierait pas d'être bon, mais seulement homme d'affaires, inspirant le respect aux riches et la crainte aux pauvres, un homme qui dirait : « Pour lui garder sa boutique, je suis prêt à aller jusqu'à l'extrême limite de ce qui est légalement permis. »

Chen-Té affronte alors un autre péril: l'amour. Un soir, dans le parc, elle a « fait la connaissance d'un homme très intelligent et très audacieux » : Yang-Soun, « l'aviateur sans avion, le courrier-postal sans courrier ». Une goutte de pluie, une scène d'amour pudique et presque silencieuse (la première de l'œuvre de Brecht où, jusqu'alors, l'amour n'avait guère été montré que comme une dérision, une destruction, comme l'image même de l'impossible), et voici Chen-Té amoureuse. Elle va désespérément essayer d'être à la fois « la bonne âme », cet « Ange des Faubourgs » comme on l'appelle déjà, une commerçante et une femme. Parfois, elle croit y réussir, par exemple, le matin, lorsqu'elle revient de chez Yang-Soun et trouve pour célébrer la beauté de Se-Tchouan, « à l'heure où elle sort du sommeil » et où elle « ressemble à un vieil artisan qui emplit ses poumons d'air frais », les mots mêmes des « poètes ». Elle a alors la certitude d'un monde réconcilié: « On dit que les amoureux marchent sur les nuages, mais rien n'est plus beau que de marcher sur la terre, sur l'asphalte. » Mais elle retombe vite dans ses contradictions encore aggravées par l'amour qu'elle a pour Yang-Soun :



« Chin, vous avez grandi dans le ruisseau, moi aussi. Sommes-nous des écervelés ? Non. Manquons-nous de la brutalité nécessaire ? Non. Je suis prêt à vous saisir à la gorge et à vous secouer jusqu'à ce que vous crachiez le bout de fromage que vous m'avez volé, vous le savez bien. Ces temps sont affreux, cette ville est un enfer, mais en se cramponnant avec les ongles, on arrive à grimper le long du mur le plus lisse. Et voilà que le malheur s'abat sur l'un d'entre nous : il aime. Cela suffit, il est perdu. La moindre faiblesse et on est fini ! Comment se libérer de toutes les faiblesses, et d'abord de la plus pernicieuse, l'amour ? L'amour est -absolument impossible! Il coûte trop cher ! Pourtant, dites-moi, peut-on vivre en restant toujours sur ses gardes ? Quel monde est-ce là ? »

Chen-Té est écartelée entre la « bonne âme » et Choui-Ta. D'un côté, il y a l'irrésistible tentation de la bonté – d'une bonté qui n'est pas charité: une bonté forte, cette bonté active qui consiste à « chanter une chanson, construire une machine ou planter du riz » :

« Je veux aller avec celui que j'aime
Je ne veux pas calculer ce que je donne en gage
Je ne veux pas demander si c'est sage
Je ne veux pas savoir s'il m'aime
Je veux aller avec celui que j'aime.
Ne laisser périr personne et non plus soi-même
Comblé chacun de bonheur et aussi soi-même
C'est ça, la bonté ! »

De l'autre côté, il y a le monde, ses nécessités, les exigences des riches et aussi celles des pauvres : seul Choui-Ta peut y répondre. car il est un homme selon le monde.

De loin, les dieux commentent ce combat singulier de Chen-Té avec son « double social » – et le commentent mal, car ils ne le comprennent pas; ils font des vœux pieux pour le triomphe de la bonté, ils s'en tiennent aux bonnes paroles de la morale traditionnelle: « C'est dans l'excès de malheur qu'on juge les âmes vertueuses. La souffrance purifie. Nous avons la certitude que notre bonne âme trouvera sa voie dans cette vallée de larmes. Plus pesant le fardeau, plus grande sera la force... »

La décision.

Mais Chen-Té n'est plus maintenant seule en cause : « Un petit être se forme dans mon corps. On ne voit rien encore. Mais il est déjà là. Le monde l'attend en secret. Déjà le bruit court dans les villes: voici qu'un homme arrive avec qui il va falloir compter. » Et devant le spectacle d'un enfant cherchant sa nourriture dans les poubelles, elle prend sa décision: une dernière fois mais aussi longtemps qu'il le faudra pour assurer la vie de l'être qui s'annonce, elle se métamorphosera en Choui-Ta. Chen-Té renonce à la tentation de la bonté, Chen-Té renonce à être elle-même :



« O fils, ô aviateur, dans quel monde
Vas-tu venir? Ils veulent te voir
Fouiller dans les poubelles, toi aussi ? Regardez
Ce petit visage gris ! (Elle montre l'enfant.) Comment
Traitez-vous vos semblables ? N'avez-vous
Point de pitié pour le fruit
De vos entrailles ? Point de compassion
Pour vous-mêmes, malheureux ? Moi, du moins,
Je défendrai le mien, dussé-je
Me changer en tigre. Oui, ce spectacle
M'a ouvert les yeux, je me sépare désormais
De tout le monde, et n'aurai de cesse
Que je n'aie sauvé au moins mon enfant !
Ce que j'ai appris dans le ruisseau, mon école
A coups de poings, à coups de ruses, aujourd'hui
C'est à toi, fils, que cela servira. Pour toi
Je serai bonne, pour tous les autres
Tigre et bête fauve, s'il le faut. Et
Il le faut. »

Là où Chen-Té avait échoué, Choui-Ta triomphe. Il devient le roi du tabac de Se-Tchouan. Il transforme les pauvres en exploités, et Yang-Soun, en un ouvrier, puis en un employé modèle :
« D'une main légère mais sage et ferme, il a su tirer de Soun tout le bien qu'on pouvait en sortir ! Et sans l'éblouir de promesses fantastiques, comme sa cousine qu'on loue si fort. Non, il l'a simplement attelé à un travail honnête. En trois mois, Soun est devenu un autre homme, onvenez-en ! *Un esprit noble est semblable à une cloche, disaient les Anciens, frappe-la, elle tintera, ne la frappe pas, elle se taira.* »

Une impossibilité d'être.

Ce stratagème pourtant n'est pas viable. Au cours d'un procès où les dieux ont pris la place des juges, Choui-Ta, soupçonné d'avoir assassiné Chen-Té, doit avouer :

« Choui-Ta et Chen-Té, je suis les deux.
Votre ordre de naguère :
Être bonne et continuer de vivre,
M'a déchirée comme l'éclair en deux moitiés.
Je ne sais comment c'est arrivé : je ne pouvais à la fois
Être bonne envers autrui, et bonne envers moi.
Aider autrui et moi-même, c'était trop dur.
Ah que votre monde est difficile! Trop de misère, trop de désespoir!
La main qu'on tend au malheureux
Il vous l'arrache! En aidant un homme perdu
On se perd soi-même. Qui pourrait longtemps
Refuser d'être méchant quand meurent les affamés ?



Tout ce dont on avait besoin, d'où l'aurais-je tiré ? de moi ?
Je ne le pouvais sans périr ! Le poids des bonnes intentions
M'écrasait contre terre. Mais il me suffisait d'être injuste,
Pour imposer ma loi et manger à ma faim.
Il y a sûrement quelque chose qui ne va pas dans votre monde.
(...) Et pourtant
Il me plaisait d'être l'Ange des Faubourgs. Donner
M'était une joie. Voir un visage heureux
Me ravissait d'aise.
Condamnez-moi : tous mes crimes
Je les ai faits pour aider mes voisins
Pour aimer mon amour et
Pour sauver mon petit garçon de la misère.
O Seigneur, en regard de vos desseins grandioses,
Moi, pauvre âme, j'étais trop petite. »

L'impossibilité d'être bonne dans ce monde, l'impossibilité d'être Chen-Té, éclate au grand jour. Les dieux, pourtant, se refusent à la voir. Pour n'avoir à condamner ni Chen-Té, ni le monde, ils s'en retournent « là-haut », en laissant à Chen-Té quelques bonnes paroles : « Adieu, bonne chance (...) Que soit bénie, trois fois bénie, notre bonne âme de Se-Tehouan », et la permission de devenir Choui-Ta « une fois, par semaine – non, une fois par mois, cela suffit. »

La division, l'éclatement de l'homme dans ce qui lui est le plus intime, c'est-à-dire lui-même, son être même, tel est le prix qu'il faut payer pour vivre dans ce monde. Non seulement nulle existence ne saurait y être autonome, s'y développer selon sa loi propre, car le monde a toujours prise sur les hommes, il les incline et les change à son gré, mais toute existence y est menacée d'une telle division, d'un tel éclatement. Que l'homme veuille être bon, c'est-à-dire devenir pleinement lui-même, qu'il veuille « combler chacun de bonheur et aussi lui-même », et le voilà condamné à ce jeu épuisant entre Chen-Té et Choui-Ta, à un perpétuel reniement.

Un appel.

Brecht se tourne vers nous, vers le public. Il nous a montré la comédie de l'Ordre ; il nous a révélé non seulement la misère des pauvres mais ce qu'il appelait dans *Sainte Jeanne des Abattoirs* leur « méchanceté », non seulement les souffrances des opprimés mais leur culpabilité, leur participation objective au système dont ils sont les victimes, leur impuissance à y échapper, leur enlèvement et leur aveuglement progressifs, car « ils ne s'instruisent pas plus dans la catastrophe que le cobaye n'apprend la biologie dans le laboratoire » ; il nous a fait voir l'homme divisé, obligé de se renier lui-même, ne se possédant plus en propre, aliéné. A nous maintenant d'en tirer la conclusion, comme vient nous le dire, à la fin de *La Bonne Âme de Se-Tchouan*, un acteur qui présente « ses excuses sous la forme d'un épilogue » :



« Cher public, n'aie point de mauvaise humeur,
Ce dénouement ne vaut rien, je le sais.
Nous rêvions d'une légende dorée
Et voici qu'elle a pris un tour amer.
Désespérés, face au rideau baissé,
Nous voyons monter toutes les questions.
Pour nous, notre sort est entre vos mains,
Nous n'avons d'autre souci que de vous plaire
Et divertir. Hélas, pourquoi se taire,
Votre froideur signerait notre échec.
Est-ce la crainte qui vous paralyse?
Cela s'est vu. Où est la solution?
Nous ne l'avons trouvée, même à prix d'or.
Faut-il d'autres hommes? ou un autre monde?
Ou d'autres dieux? à moins qu'on ne s'en passe?
Nous voici atterrés du fond du cœur !
Afin de mettre un terme à ce malaise
Cherchez vous-même s'il est un moyen
Pour aider une bonne âme à trouver
L'heureuse issue qu'appelle sa bonté.
Cher public, va, cherche le dénouement,
Il faut qu'il en existe un convenable,
Il le faut, il le faut. »

Le théâtre-critique de Brecht culmine ici, dans cet appel pathétique, angoissé, au public. Le monde s'engage dans la seconde guerre mondiale. Le nazisme contamine toute l'Europe, ou presque. Il faut trouver un dénouement, une solution à ce drame. Il faut inventer cette solution: une solution qui soit à l'opposé de celle de Chen-Té. Ce n'est pas l'homme qu'il faut changer, pas soi-même, c'est le monde: il faut créer, recréer un monde où il soit possible d'être soi-même, de l'être pleinement, avec les autres et non contre eux.

Extrait de *Lecture de Brecht*, Bernard Dort, Le Seuil, 1960



BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- *Bertolt Brecht, Le Petit contre le grand*, Banu Georges, Paris, Aubier-Montaigne, 1981.
 - *Essais sur Bertolt Brecht*, Benjamin Walter, Paris, Maspero, « Petite collection Maspero », 1969.
 - *Écrits sur le théâtre*, Brecht, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000.
 - *Écrits sur le théâtre I*, Brecht, Paris, L'Arche, 1972.
 - *Petit Organon pour le théâtre*, Brecht, Paris, L'Arche, 1978.
 - *L'Art du comédien*, Brecht, préface et notes de Jean-Louis Besson, Paris, L'Arche, 1999.
 - *Théâtre épique, théâtre dialectique, Écrits sur le théâtre*, Brecht, Éd. de Jean-Marie Valentin, Paris, L'Arche, 1999.
 - *Lecture de Brecht*, Dort Bernard, Paris, Seuil, 1960.
 - *Bertolt Brecht. Sa vie, son art, son temps*, Ewen Frédéric, Paris, Seuil, 1973.
 - *Bertolt Brecht : une biographie*, Klaus Volker, Paris, Stock, 1978.
 - *Écrits sur le théâtre*, Meyerhold Vsevolod, traduction, préface et notes de Béatrice Picon-Vallin, Lausanne, L'Âge d'homme, -1973-1992 (4vol.).
 - *Le Théâtre politique suivi de Supplément au Théâtre politique*, Piscator Erwin, Paris, L'Arche, « Le sens de la marche », 1972.
 - *Théorie du drame moderne 1880-1950*, Szondi Peter, Lausanne, L'Âge d'homme, « Théâtre-Recherche », 1983.
 - *Les 2 volumes des Cahiers de l'Herne* consacrés à Brecht (I, 1979 ; II, 1982).
-



La Bonne Âme de Setchouan
de Bertolt Brecht



© Mario del Curto



© Mario del Curto



Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines/Scène nationale
Place Georges Pompidou, BP317 - Montigny-le-Bretonneux,
78054 Saint Quentin Yvelines Cedex
Tél. 01 30 96 99 00/www.theatresqy.org



Avec le soutien de la
direction régionale des
affaires culturelles
d'Ile-de-France
Ministère de la culture
et de la communication

